

Des films

Catherine Fournet-Guérin

15 décembre 2010

Benda Bilili ! (R. Barret et F. de la Tullaye)

Benda Bilili ! est un film documentaire tourné à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo, et en Europe, consacré au groupe de musique éponyme, Staff Benda Bilili. Les deux réalisateurs avaient pour projet initial de tourner un documentaire sur les musiques urbaines à Kinshasa. Le hasard leur ayant fait rencontrer le groupe, ils décident alors à la fois de faire produire leur musique et de tourner un film sur cet épisode de leur vie. Les membres du groupe ont une double particularité : ils sont handicapés des jambes et se déplacent en fauteuils roulants qu'ils ont fabriqués et aménagés avec une bicyclette ou une moto à l'avant, et ils sont « dans la rue », c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de logement personnel. Le film s'attache tout d'abord à la rencontre, un soir de 2004, au hasard d'une rue : les deux cinéastes croisent quelques membres du groupe en train de se produire sous un arbre à un carrefour. Ils rencontrent ensuite un adolescent, Roger, qui joue d'un instrument qu'il a conçu et fabriqué à partir d'une boîte de conserve, d'un fil de fer et d'un arc en bois, qu'il appelle *satonge* et avec lequel il tente de gagner sa vie dans la rue. Impressionnés par la qualité de sa musique, les cinéastes présentent Roger au groupe et à son chef, Ricky, personnage emblématique du film, qui décide de l'intégrer et de le former.

Le film relate alors les étapes successives de la professionnalisation du groupe, portée par les deux cinéastes qui parviennent à trouver des financements : répétitions, passages par des studios d'enregistrement en 2005 et 2006, production et sortie de l'album en 2009 et enfin tournée en Europe en 2009 et 2010, qui rencontre un grand succès. Le groupe se produit dans divers festivals, de Belfort à Oslo où s'achève le film et où il obtient un prix lors d'un festival de musiques du monde. De 2005 à 2009, ces étapes artistiques ont été entrecoupées de moments très difficiles pour le groupe, dont en 2005 l'incendie du centre d'hébergement pour handicapés dans lequel logeaient plusieurs d'entre eux. Du jour au lendemain, ils se retrouvent à la rue au sens propre. Le film suit donc le Staff Benda Bilili durant plus de cinq ans, à travers à la fois son succès croissant et la grande précarité de la vie quotidienne. Tout comme le précédent film dont on a fait ici une chronique, *Un homme qui crie*, *Benda Bilili !* offre de nombreuses informations sur l'Afrique urbaine actuelle. C'est cette Afrique que l'on souhaite évoquer ici.

Une vie quotidienne marquée par la précarité

L'objet du film est de s'intéresser à un groupe de musiciens handicapés vivant et travaillant dans la rue. De ce fait, la précarité de la vie quotidienne est au centre du film. Celui-ci donne à voir les membres du groupe qui dorment à même le trottoir, abrités par des cartons, avec leur famille. Des scènes en montrent certains contraints de se laver dans l'espace public ou cherchant un peu d'intimité dans un garage pour ce faire. Après l'incendie du centre d'hébergement, Ricky monte un stand de vente de cigarettes dans la rue pour vivre. Le centre lui-même témoignait d'une pauvreté matérielle importante : en particulier, on voit les cloisons qui séparent les chambres composées de tissus ou de plastiques tissés.

Le film évoque également la question cruciale de la santé en Afrique. Ici, si les membres du groupe sont paraplégiques, c'est qu'ils ont pour la plupart contracté la poliomyélite durant leur enfance. Plus tard, on apprend que la mère de Roger est retenue à l'hôpital faute de

pouvoir s'acquitter des frais (son fils le fera avec sa première paye). La question de l'alimentation est également abordée : les membres du groupe ne mangent pas à leur faim, et pas régulièrement.

Enfin, la vie dans la rue est souvent filmée la nuit pour en rendre tangible la réalité. Roger évoque le froid nocturne, alors même que le climat de Kinshasa est équatorial : dormir dehors, c'est éprouver une forme de froid - ici, lié à l'humidité - que ne connaissent pas ceux qui ont un toit.

Toutes ces difficultés de la vie quotidienne sont relatées dans les chansons du groupe, qui s'inscrit ainsi dans la tradition musicale des *protest songs* américaines, chansons contestataires à portée politique et sociale.

L'Afrique urbaine dans sa vitalité

Si l'objet même du film est de témoigner de la difficulté de la vie quotidienne dans la rue, de nombreux plans et séquences laissent apparaître - tantôt en filigrane tantôt de manière délibérée - une tout autre Afrique, dynamique et foisonnante, qui rend bien compte de la vie des citadins dans les grandes métropoles d'Afrique actuelle.

Ce sont tout d'abord des lieux emblématiques de la ville africaine en général ou de Kinshasa en particulier qui sont filmés et donnés à voir : la cour de l'habitation ou du centre d'hébergement, lieu de convivialité, le jardin zoologique de la ville, dans lequel le groupe se retrouve pour répéter en plein air, le restaurant aisé de centre-ville, à la sortie duquel quelques musiciens se produisent pour glaner quelque argent, le centre culturel français où se déroule le concert de lancement de l'album, ou encore les terrains vagues utilisés comme stades de football informels. Le film montre une Afrique au quotidien, celle des cours, des lieux de la richesse ou du pouvoir culturel (le restaurant, le centre culturel français, haut lieu de la vie culturelle dans les anciennes villes coloniales francophones) ou encore celle des rares espaces vacants assidûment fréquentés pour la liberté relative qu'ils offrent. C'est le cas du jardin zoologique. A Antananarivo et à Niamey par exemple, ce dernier joue le même rôle d'espace vert très fréquenté par une population locale en quête d'évasion. Les mobilités quotidiennes à différentes échelles sont aussi évoquées à travers des plans de bus surchargés et une séquence se déroulant dans le train de banlieue traversant Kinshasa. Ce train est bondé, on y voyage debout et serré, les sièges ayant été enlevés. Pour les Kinois comme pour la plupart des citadins des métropoles d'Afrique, se déplacer est long et pénible, les transports en commun faisant défaut. En outre, le mauvais état des chaussées est visible : rues en terre, ornières, égouts obstrués s'écoulant dans la rue...

Le film s'attarde également sur les petits métiers de la ville africaine : le salon de coiffure, coquettement peint, l'échoppe de rue et le marchand ambulant, le cireur de chaussures, le tailleur (Ricky coud sur une machine à coudre manuelle). Les loisirs et la convivialité font l'objet de nombreux plans : matches de football, jeux des enfants avec des pneus usagés (image presque stéréotypée), consommation collective de bière et de cigarettes, production de musique dans l'espace public qui attire des badauds.

La vie ordinaire des citadins est perceptible à travers des objets, filmés explicitement ou qui apparaissent au hasard d'un plan. Ce sont la boîte de lait en conserve transformée par Roger, les pneus usagés, la lessive vendue en petits sachets dans la rue, la Klin, d'origine indonésienne et que l'on trouve dans toute l'Afrique, le transistor, qui demeure un objet important de la vie quotidienne, les cassettes audio, encore répandues, la télévision ou le canapé, deux objets mentionnés comme étant les premiers acquis par Roger pour sa mère avec ses revenus soudains. C'est aussi la diffusion très importante des téléphones portables. Bien que vivant dans la rue, Ricky en possède un. Il s'agit là d'un détail réaliste : le téléphone portable est devenu un attribut indispensable à tout citadin africain, quel que soit son niveau

de revenu.

Diverses formes de violence composent pour finir une autre Afrique citadine évoquée dans le film. Plan fugace d'un soldat tout d'abord, qui patrouille dans le jardin zoologique : cela constitue une allusion discrète à la terrible guerre à laquelle est en proie le pays depuis des années. Evocation des gangs urbains ensuite, auxquels Roger est encouragé à échapper par Ricky, tandis que sa mère le menace d'y sombrer. Cette dernière lui tient un discours très moralisateur à l'occasion de son départ pour l'Europe, en l'invitant à ne pas devenir un « voyou » comme ses frères et à ne pas faire « honte » à la famille. La violence de la rue est enfin présente, illustrée par une altercation avec un homme qui a tenté de voler les artistes à la sortie de leur concert au centre culturel français : leur réussite suscite fort logiquement des jalousies.

Kinshasa, l'Afrique et le reste du monde

Kinshasa est connue pour son dynamisme religieux et son rôle de carrefour international des influences en la matière, en particulier pour ce qui relève de la diffusion des mouvements chrétiens évangélistes. Cette présence figure dans le film à deux reprises : lorsque des enfants commentent une indigeste prose en anglais distribuée gratuitement au zoo, et dans le train de banlieue, dans lequel un prédicateur, muni d'un mégaphone, harangue les passagers en période de campagne électorale.

Kinshasa est tout aussi - sinon davantage - connue pour son dynamisme culturel, qui s'incarne dans sa scène artistique riche ou dans le mouvement des dandys de la SAPE (Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes) qui connut un succès international dans les années quatre-vingt. L'attrait de l'étranger est pleinement intégré à cette modernité citadine et se perçoit dans le film. Dans les rues de Kinshasa tout comme sur les vêtements des habitants, de nombreuses marques internationales symboles d'une forme de mondialisation sont présentes : vêtements de sport, mode et allure des rappeurs originaire des Etats-Unis qu'adopte Roger, t-shirt à l'effigie de Minnie aperçu dans la rue, autre t-shirt de sport vantant la compagnie aérienne émirati « Fly Emirates ». Les modèles en circulation sont tout à la fois originaires d'Europe, des Etats-Unis, comme en témoigne par ailleurs l'attrait de l'anglais (le nom même du groupe, « Staff »), des pays du Golfe ou d'ailleurs en Afrique (la bière Skol). Un des musiciens résume ce caractère cosmopolite des modes et des tendances artistiques à Kinshasa en qualifiant leur musique de « nouvelle musique du monde ». De manière révélatrice également, Roger, devenu un jeune homme de dix-huit ans en 2009, démontre avec une aisance étonnante à quel point il a intégré les codes du « *star system* » international, en particulier dans le domaine vestimentaire ou dans le langage du corps. Lui, le frêle enfant de la rue, l'originaire du village, souvent méprisé dans le centre de Kinshasa, qui n'a jamais quitté ce territoire circonscrit, soudain projeté sur scène en Europe, y développe avec un grand talent toute la gestuelle des chanteurs à la mode. Cela prouve l'intégration très rapide de codes internationaux, possiblement acquis à travers la télévision ou les films à Kinshasa.

Benda Bilili ! n'est pas un film africain, mais un film tourné en Afrique, dans l'Afrique urbaine, dont il nous donne à voir tant les difficultés quotidiennes que la vitalité artistique, le foisonnement de la vie quotidienne et l'ouverture sur le monde, ardemment vécue et désirée. C'est pour le géographe le grand intérêt de ce beau film, qui ne verse nullement dans le misérabilisme. Par cette approche résolument réaliste de l'Afrique urbaine, de l'Afrique qui change, il rappelle fortement un autre beau film de Paes et Rajaonarivelo, sorti en 2005, consacré à un groupe de musiciens très célèbres dans leur pays, Madagascar : *Mahaleo*.

Catherine Fournet-Guérin

<

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net